

«En Italie, la télévision a massacré le cinéma»

Comme tous les mercredis, les internautes ont réagi au cahier «cinéma» de *Libération* et Antoine de Baecque leur a répondu.

Claire : Y a-t-il aujourd'hui à «Libération» une nostalgie de l'esthétique Antonioni?

Antoine de Baecque : Le propre de l'esthétique d'Antonioni c'est qu'elle est précisément nostalgique! Je dirais qu'il a été le premier grand cinéaste à faire de la nostalgie un sentiment pleinement cinématographique: tous ses plans disent l'existence d'un monde irrémédiablement perdu, qu'on ne comprend plus et l'émotion à la fois douce et terrible qui vous saisit en regardant comme cela le présent comme du passé, ou le passé comme du présent... Je ne pense qu'il y ait à «Libération» (ou ailleurs) une nostalgie de cette nostalgie car au contraire, comme le montre le papier de Philippe Azoury («Entrées dans le rêve) ce matin, cette nostalgie d'Antonioni irrigue le cinéma d'aujourd'hui, notamment dans sa partie la plus créatrice, l'Asie des cinéastes les plus importants d'aujourd'hui. Il n'y a donc pas de nostalgie d'Antonioni puisqu'il est effectivement présent, ô combien, dans le cinéma actuel. Il y a plutôt le mélancolique travail de deuil à faire sur un cinéaste, certes toujours vivant, mais en quasi état de mort cinématographique depuis quinze ans. C'est, je trouve, ce dont rend compte la photographie de Richard Dumas dans «Libé» ce jour: la tristesse et le plaisir à la fois de contempler un monument du cinéma comme arrêté dans le temps de son impuissance physique. Sur cette photo vous avez une ambiance, une lumière et des gestes antonioniens, mais dans le regard absent du cinéaste, quasi mort vivant, vous lisez la mélancolie des grands cimetières des éléphants.

Patrick : Avec la rétrospective Antonioni, la Cinémathèque est-elle sortie de ses années de crise?

Le propre des années de crise que traverse la Cinémathèque depuis une décennie, c'est que la programmation n'a pas failli. La liste des programmes de la Cinémathèque est d'une qualité régulière, on ne constate pas un dévoiement esthétique ou cinéphile. Et le programme actuel, montrant parallèlement Antonioni et Verhoeven, avant Léaud en octobre, illustre bien cette tenue. La crise de la Cinémathèque est bien davantage institutionnelle, voire politique: comment s'entendre avec une tutelle d'Etat qui finance une association privée très jalouse de son indépendance...

Claire : Comment expliquez-vous qu'un pays qui se porte bien économiquement comme l'Italie, n'a plus de maître cinéaste comme Fellini et Antonioni?

C'est la télévision italienne qui a massacré son cinéma. Même dans un pays qui se porte bien, quand vous ouvrez le robinet à télévision d'une telle médiocrité, alors le cinéma disparaît. Il existe d'autres exemples, comme l'Angleterre: la télévision y a aussi détruit le cinéma, mais en l'annexant, en le vampirisant, en faisant elle-même du cinéma. En Italie, la télévision a non seulement fait le vide autour d'elle mais elle n'a pas pour autant attiré le cinéma en elle. Mais il faut garder un petit espoir: récemment si, mise à part Moretti, aucun grand cinéaste n'est apparu, il existe un regain de films intéressants dans le jeune cinéma italien, par exemple «Nos meilleures années» (un film pour la télévision pourtant!) ou «Tornado a casa». Cela veut dire que, souvent à la marge, un jeune cinéma italien peut se reconstituer.

Article paru le mercredi 22 septembre 2004.

© <http://www.liberation.fr/>

Cet article vous est proposé par Van (contact@michelangeloantonioni.fr.st), webmaster de <http://www.michelangeloantonioni.fr.st/>